

Brigade de cavalerie (Michel) à Brumath;
1^{re} division (Conseil-Dumesnil) du 7^e corps, en route de Colmar sur Strasbourg.

En résumé, les positions respectives des belligérants étaient les suivantes :

En face de notre frontière, une armée de 170,000 hommes (le VI^e corps et la 2^e division de cavalerie n'avaient pas encore rejoint) concentrée, prête à combattre, ses avant-postes à 1,500 mètres de notre territoire, bien renseignée par sa cavalerie, au courant de notre infériorité numérique et de l'impossibilité où nous étions d'agir efficacement, en état, le lendemain, de prendre résolument l'initiative des mouvements.

De notre côté, une division de 6,600 rationnaires, ignorant la présence de l'ennemi, ne se doutant pas de ses projets, convaincue qu'elle n'avait qu'une mission de surveillance, et gardée seulement par deux ou trois grand'gardes d'infanterie, tandis que la cavalerie dont elle disposait bivouaquait sur ses derrières.

Quant aux secours qu'elle pouvait attendre des autres fractions du corps d'armée, ils étaient nuls. La plus rapprochée, la division Ducrot, était à 25 kilomètres, une journée de marche. Elle ne pouvait donc arriver à temps pour l'empêcher d'être écrasée par des forces supérieures.

3^e Combat de Wissembourg (4 août 1870).

Préliminaires du combat. — Le matin du 4, les Allemands commencèrent à exécuter l'ordre donné la veille. Le départ eut lieu aux heures prescrites; chaque grande unité prenant sa formation de marche en prévision d'une rencontre avec l'ennemi et la 4^e division bavaroise se couvrant sur son flanc droit par un détachement. (V. *planche XXIII.*)

A Wissembourg, dès son arrivée, le général Douay avait été prévenu de la présence de forts rassemblements au nord de la Lauter.

Il en avait conclu que les Prussiens préparaient une reconnaissance offensive, et qu'il lui suffirait de s'éclairer sur son front, le lendemain, pour être fixé.

Le 4, en effet, il dirigea sur la frontière, au point du jour, deux escadrons du 11^e chasseurs, appuyés par un bataillon et une section d'artillerie. Ils étaient chargés de reconnaître le terrain au delà de Wissembourg.

Ces escadrons laissèrent l'infanterie et l'artillerie en position, s'avancèrent sur la ville, la contournèrent sans y entrer, gagnèrent la frontière par la route de Landau, suivant cette route pendant quelque temps, se portèrent ensuite sur celle de Spire et revinrent au camp à sept heures et demie sans avoir rencontré l'ennemi.

Le rapport du chef de cette troupe dit que « la reconnaissance dépassa la frontière de quelques kilomètres et « ne vit que quelques tirailleurs ennemis ».

Tout porte à croire que cette exploration s'étendit surtout dans la direction de Spire, ce qui l'empêcha de rencontrer les avant-postes bavarois qui étaient à Schweigen, à 1,500 mètres de Wissembourg.

De très bonne heure, le 4, le maréchal avait été prévenu par l'Empereur qu'il serait attaqué le jour même. Il adressa aussitôt au général Douay la dépêche suivante, qui lui parvint au moment où la reconnaissance du 11^e chasseurs rentrait au bivouac :

4 août, Strasbourg, 5 h. 27 matin
(expédiée à 6 heures).

« Avez-vous ce matin quelques renseignements vous
« faisant croire à un rassemblement nombreux devant
« vous?

« Répondez immédiatement. Tenez-vous sur vos gardes,

« prêt à vous rallier, si vous étiez attaqué par des forces
 « très supérieures, au général Ducrot, par le Pigeonnier.
 « Faites prévenir le général Ducrot, en route pour Lem-
 « bach, d'être également sur ses gardes.

« Signé : MAC-MAHON. »

A ce moment, le rapport des escadrons du 11^e chasseurs avait convaincu le général Douay qu'il n'avait rien à craindre. Aussi donna-t-il à ses généraux de brigade un ordre ainsi conçu :

« Dans le cas peu probable d'un mouvement de concen-
 « tration sur la division Ducrot, le mouvement commen-
 « cera par la 2^e brigade. Elle suivra les crêtes pour
 « aboutir à la route de Wissembourg à Bitche, en passant
 « ainsi par le bas de la montagne du Pigeonnier et le vil-
 « lage de Climbach.

« Le quartier général du général Ducrot est à Lem-
 « bach.

« Le 96^e couvre la gauche de la 2^e division dans la
 « direction de Nothweiler, à l'extrême frontière. »

Quelques instants après 8 heures, des coups de canon partis de Schweigen annonçaient l'approche de l'ennemi. Une batterie bavaroise venait d'ouvrir le feu sur la ville de Wissembourg.

Développement du combat. — Une vive fusillade éclata aussitôt sur les remparts, d'où le bataillon Liaud tirait sur l'avant-garde du général Bothmer.

Au camp, on fut surpris de cette attaque, nul ne l'attendait. Les corps avaient envoyé en corvée, à Wissembourg, des hommes qui durent se hâter de regagner leurs compagnies.

Le général Pellé, commandant la 1^{re} brigade, était réduit de 7 bataillons à 3. Il avait un régiment au col du Pigeonnier, à 4 kilomètres du théâtre de l'engagement,

et un bataillon de chasseurs à Seltz, à 20 kilomètres de Wissembourg. Ce dernier était détaché auprès de la brigade Nansouty, avec un bataillon du 50^e de ligne. Néanmoins le général Pellé se porta immédiatement aux abords de la ville avec le 1^{er} tirailleurs algériens, qui engagea aussitôt le combat et le soutint avec une énergie extrême contre toute la division Bothmer. Une batterie d'abord, puis deux, répondirent aux pièces bavaroises. Nous étions alors 2,700 contre 12,000. Malgré cette disproportion, la vigueur du 1^{er} tirailleurs arrêta l'ennemi.

Vers dix heures, le détachement de droite de la division Bothmer, arrivé sur la Lauter, se rabattit sur Wissembourg, prenant nos troupes sur leur flanc gauche.

Au même instant, le XI^e corps prussien arrivait à Schleithal à 6 kilomètres sur notre droite, au sud de la Lauter.

Le général Douay se rendit compte alors de la gravité de l'affaire, et fit prendre à la 2^e brigade (Montmarie) ses positions de combat autour du Geissberg.

La cavalerie Septeuil fut chargée de relier les deux brigades.

Les troupes de la brigade Montmarie étaient à peine sur leurs emplacements que deux batteries du XI^e corps arrivaient au point de réunion des routes de Schleithal et de Strasbourg et ouvraient sur elles un feu meurtrier. Nos deux batteries divisionnaires leur répondaient de leur mieux, partageant leurs coups entre elles et les batteries établies maintenant sur le Windhof.

La lutte se soutint avec une rare énergie, et près de la ville les coups de nos tirailleurs obligèrent la division bavaroise à attendre l'arrivée des têtes de colonne du V^e corps.

Elles se montrèrent bientôt, marchant sur Altenstadt.

Du haut du Geissberg, le général Douay suivait la marche du combat. Quand il vit les masses ennemies déboucher de tous les côtés, au nord de la Lauter, par la

route de Lauterbourg, par les chemins du Niederwald, par Schleithal, il comprit le danger de prolonger l'engagement.

Il envoya aussitôt au général Pellé l'ordre de battre en retraite assez lentement pour donner au commandant Liaud du 74^e le temps de le rallier. Il fit prescrire à ce dernier d'évacuer Wissembourg.

Il se disposait à donner le même ordre au général Montmarie, quand il fut mortellement frappé par un éclat d'obus. Il succomba peu d'instant après.

Cet événement aggrava la situation.

Le général Pellé ne put être prévenu que vers midi. A ce moment, il était vivement pressé par les masses ennemies. Le V^e corps, passant par Altenstadt, qu'il avait trouvé inoccupé, était venu attaquer le flanc droit des tirailleurs. Le II^e bavarois avait repris son offensive, et cinq batteries placées sur le Windhof appuyaient ces mouvements. Sur d'autres parties du champ de bataille, six autres batteries nous accablaient de projectiles.

Nous résistions alors, avec douze pièces et six mitrailleuses, contre soixante-six bouches à feu.

Le 1^{er} tirailleurs, dirigé par les commandants Sermentsan, de Lammerz et de Coulanges, tenait seul tête aux troupes des deux corps d'armée qui l'entouraient.

Bientôt sa droite fut complètement débordée et sa ligne de retraite menacée.

Ce régiment avait perdu 600 hommes sur 2,200. Il était près d'être enveloppé, quand le général Pellé apprit la mort du général Douay et reçut l'ordre qu'il lui avait envoyé.

Il fit alors donner le signal de la retraite, et cette vaillante troupe fut ainsi forcée d'abandonner à l'ennemi le terrain qu'elle avait si glorieusement défendu.

Il était près d'une heure.

Les tirailleurs, quittant la vallée, se dirigèrent lentement vers le Geissberg, pendant qu'un avis était porté au

commandant du 74^e à Wissembourg. Mais au même instant l'attaque se développa autour de la place. Quand le commandant Liaud voulut se retirer, il s'aperçut que l'évacuation était devenue impossible. Il dirigea alors deux compagnies sur chaque porte pour en disputer la possession aux assaillants.

Mais celle de Haguenau avait été ouverte aux Bavaois par un des leurs qui habitait la ville. Le commandant la reprit en exécutant un vigoureux retour offensif.

Pendant ce temps, celle de Landau fut emportée. Au même instant, le commandant fut blessé et forcé de remettre son commandement à un capitaine.

Chaque groupe de deux compagnies se vit alors, peu d'instant après, cerné et hors d'état de continuer la lutte. Celui de la porte de Bitche, qui résista le dernier, apprenant la retraite de la division, fut obligé de se rendre vers trois heures de l'après-midi.

500 hommes tombèrent ainsi entre les mains de l'ennemi.

Ce dernier était donc maître de la place, et désormais la résistance allait se concentrer sur le Geissberg.

Là, le général Pellé ordonna de prendre les dispositions pour la retraite, et, ralliant les tirailleurs qui avaient repris leurs sacs, les conduisit, comme il était prescrit, vers les hauteurs du Pigeonnier.

Mais les troupes de la 2^e brigade étaient déjà trop engagées pour pouvoir rompre le combat.

Les quatre bataillons qui la composaient, commandés par des chefs énergiques, allaient lutter seuls contre les masses des V^e et XI^e corps. La cavalerie avait été reportée en arrière vers Riedseltz.

On résista d'abord en avant du Geissberg.

Là un bataillon du 50^e, conduit par le lieutenant-colonel de la Tour-d'Auvergne, repoussa une première attaque d'une violence extrême; mais, obligés de céder aux masses compactes qui les entouraient, nos soldats se divisèrent au

moment même où le maréchal de Mac-Mahon, arrivé au col du Pigeonnier, faisait demander le général de Montmarie. Les débris de deux bataillons, du 50^e et du 74^e, s'enfermèrent dans le Geissberg, sous les ordres du commandant Cécile, du 74^e. Les 3^{es} bataillons des mêmes régiments s'établirent dans la ferme de Schafbusch, à 500 mètres à l'ouest.

Le combat devint alors acharné. Les défenseurs du Geissberg repoussèrent, par des feux nourris et deux charges à la baïonnette, les assauts répétés des Prussiens. Ceux-ci les firent alors accabler par leurs batteries. Mais la résistance continua avec une énergie suprême jusqu'à l'épuisement des munitions et jusqu'au moment où le chef qui les avait soutenus et encouragés, le commandant Cécile, tomba à son tour grièvement blessé.

A ce moment, sur les 1200 hommes que ces deux bataillons comptaient au commencement de la journée, il n'en restait plus que 200, avec quelques officiers.

Cernés de tous côtés, sans moyens de continuer la lutte, ils furent forcés de mettre bas les armes.

Le combat tirait à sa fin; nos batteries, suivant les ordres reçus, s'étaient retirées sur Kleeburg, en perdant une pièce démontée qu'on n'avait pu emmener.

Seuls les défenseurs du Schafbusch tenaient encore, sous les ordres des lieutenants-colonels Baudoin et la Tour-d'Auvergne.

Mais, après la prise du Geissberg, voyant l'ennemi déboucher sur le plateau en masses épaisses, ils exécutèrent quelques feux de salve qui l'arrêtèrent; puis, profitant de l'hésitation produite dans ses rangs par ces décharges, se retirèrent en ordre vers le bois de Bubeneich, où ils disparurent.

Les Allemands se contentèrent de lancer sur cette colonne leurs derniers obus.

Il était environ deux heures et demie; le combat était terminé, et l'ennemi hors d'état d'entamer la poursuite.

Observations. — De sept heures et demie du matin à deux heures et demie de l'après-midi, une division de 6,663 hommes et 302 officiers avait combattu contre trois corps d'armée allemands.

Elle n'avait cédé qu'après avoir perdu son chef, 2,221 hommes, dont 700 prisonniers et 89 officiers.

C'était, en tués et blessés seulement, une proportion de 23 pour 100 (1).

Elle avait mis hors de combat 1460 ennemis et 91 officiers et avait résisté pendant sept heures à l'attaque de 70,000 hommes, soutenus par 144 bouches à feu.

Elle avait donc lutté à raison d'un contre dix.

Malgré les redditions de Wissembourg et du Geissberg, ce combat était des plus honorables.

Mais la défaite n'en était pas moins un grand malheur. La confiance de nos troupes était ébranlée, celle de l'ennemi surexcitée, le prestige de nos armes profondément atteint, le sol de la patrie foulé par l'étranger.

Causes de la défaite. — Au premier moment, l'opinion publique surexcitée voulut trouver la cause de ce revers dans un manque de vigilance ou une faute stratégique.

En réalité, si la reconnaissance du matin avait été faite autrement, comme celle des Prussiens, par exemple, il n'est pas douteux que le général Douay eût été prévenu à temps de la présence des masses ennemies. Pour cela, il aurait suffi que la brigade de cavalerie dirigeât deux escadrons sur chacune des routes qui partent de Wissembourg dans la direction du nord, et que l'exploration fût poussée à sept ou huit kilomètres au plus.

Dès lors, le général Douay aurait pu se replier et éviter un désastre.

(1) La proportion des pertes à Marengo était de 18,6 p. 100; à Iéna, de 4 p. 100; à Eylau, de 15,8 p. 100; à la Moskowa, de 16,1 p. 100.

Sa position avancée ne l'exposait donc à un danger que s'il était mal éclairé.

Si la veille, dans sa marche sur Wissembourg, sa division avait été précédée par sa cavalerie à une demi-journée de marche, elle aurait connu la gravité de la situation dès le 3 au soir.

Si les troupes cantonnées à Seltz avaient de même assuré leur service d'exploration jusqu'à une distance de vingt kilomètres; enfin, si ces reconnaissances avaient été exécutées avec la hardiesse et la vigueur qui étaient dans les traditions de notre cavalerie, il est hors de doute que le maréchal de Mac-Mahon et le général Ducrot auraient pris les dispositions exigées par les circonstances.

La première cause de cet échec était donc *l'insuffisance du service d'exploration sur la frontière.*

C'est à ce défaut d'informations qu'il faut rapporter les autres fautes tactiques, telles que la dissémination des forces du corps d'armée et des unités de la division.

Ce combat, du reste, avait mis en relief d'autres imperfections :

1° Pendant la lutte, deux régiments, les 78^e et 96^e, plus de 4,000 hommes, étaient restés rassemblés à Climbach, à huit kilomètres de Wissembourg, attendant, l'arme au pied, l'ordre de marcher en avant. Cet ordre ne fut pas donné.

Dans l'armée prussienne, malgré la disproportion des forces engagées, il est probable qu'ils se seraient portés d'eux-mêmes sur le terrain de la lutte;

2° La 2^e division, en prenant ses positions, le 3 au soir, ne s'était pas établie de manière à garder les points de passages de la Lauter, ce qui semblait cependant être le but de son mouvement.

Cela tenait sans doute à ce qu'on lui avait indiqué les emplacements qu'elle devait occuper. Son chef ne pouvait, par conséquent, songer à s'établir sur d'autres.

Et cependant, comme les Prussiens l'ont fait remarquer, il n'était pas possible de défendre les abords de Wissembourg sans occuper le passage d'Altenstadt, qui permettait de tourner la place à l'est;

3° La proportion d'artillerie et l'infériorité des moyens d'action de cette arme en face de l'artillerie prussienne avaient montré combien il devait lui être difficile de préparer désormais les attaques de notre infanterie;

4° D'une façon générale, il était certain qu'il y avait eu de notre part une fausse appréciation des forces allemandes, de leur nombre, de leur éducation militaire, de leur valeur comme troupes et des ressources dont elles disposaient;

5° Enfin, même en présence de bons renseignements, nous n'avions pas su discerner la portée des rassemblements ennemis et le but de leurs mouvements. L'attaque même de la frontière nous avait échappé jusqu'au moment où l'action était dans toute son intensité.

L'enseignement qui ressortait le plus clairement du combat de Wissembourg, c'est qu'il était désormais impossible à une troupe, quelle que fût sa force, de s'établir sur une position sans être éclairée au moins à une journée de marche.

En résumé, insuffisance du service d'exploration, de la proportion d'artillerie, de la puissance de nos pièces, et manque d'expérience des conditions de la guerre moderne, tels étaient les défauts que ce malheureux événement avait permis de constater.

Mais, au point de vue de l'attaque des frontières, il soulevait d'autres réflexions. La III^e armée avait profité de la faiblesse numérique des troupes que nous avions en Alsace pour opérer sa concentration à une petite journée de marche de notre territoire. Puis, aussitôt prête, elle s'était lancée en avant. Pour elle, l'attaque de la frontière était un fait exceptionnel.

L'adversaire avait un effectif disproportionné; les Allemands le savaient; leurs chefs n'avaient eu qu'à rassembler une masse imposante et à la mettre en marche.

A l'avenir, des circonstances aussi favorables se présenteront rarement. Et pour se rendre compte de ce que peut être désormais une attaque de frontière, il faut se reporter aux événements qui se passèrent sur la Sarre à la même époque.

V. — Attaque de la frontière de la Sarre en 1870.

1° Marche de la II^e armée Allemande en 1870, de sa zone de concentration vers la frontière.

C'est à la date du 29 juillet 1870 que le grand quartier général prussien commença à recueillir sur la situation les premiers indices qui le firent douter de notre offensive. Dès lors, sachant la II^e armée gênée dans ses cantonnements sur la rive droite du Rhin, il résolut de porter quelques-uns de ses corps en avant.

Cette armée nous représente donc le centre d'un groupe d'armées qui, rassemblé à six marches de la frontière ennemie, va s'y porter et s'attend à la rencontre des masses opposées. C'est une des conditions normales des guerres modernes.

Le 29 juillet, elle reçut, par le télégraphe, l'ordre du roi de se porter sur la rive gauche du fleuve et d'occuper la ligne Alsenz-Golheim-Grünstadt. Cette ligne avait été reconnue et semblait propre à la défensive. Elle était sur le revers est du Hardt et au débouché des routes qui le traversent. Une position défensive avait même été choisie à Mannheim. (V. *planche XXIV.*)

L'ordre prescrivait, en outre, de porter deux corps d'armée, les III^e et IV^e, qui étaient presque au complet, sur cette ligne, d'envoyer les avant-gardes au delà et de faire avancer le plus tôt possible deux autres corps,

les IX^e et XII^e, afin de dégager les cantonnements en arrière.

Cet ordre s'exécuta; mais comme, avant tout, pour décider le moindre mouvement, il fallait des renseignements sur l'ennemi, on prescrivit à cette armée, le 30, de porter ses deux divisions de cavalerie le plus tôt possible le long de la frontière, sur la Sarre, par conséquent, et de la surveiller de Sarrebruck à Bitch. Le commandant en chef des armées allemandes demandait en même temps que le IX^e corps arrivât en première ligne. La II^e armée se mit donc en mouvement, et son chef, pour se couvrir dans la direction de nos masses, précisa à ses deux divisions de cavalerie la mission qu'elles devaient remplir.

Il leur fut prescrit de se porter à une petite journée de marche de la frontière, c'est-à-dire à 60 kilomètres du front alors occupé par l'ennemi, de s'y établir, de faire exécuter des reconnaissances continuelles par des détachements de la force d'un escadron ou d'un régiment, de prendre le contact et surtout de le conserver.

Cet ordre devait suffire à fixer tous les mouvements de la II^e armée, dont les deux corps de tête se trouvaient, le 31 juillet, à Fürfeld et Kaiserslautern, pendant que la gauche était en arrière sur le Rhin.

Le même jour, l'exploration avait été commencée d'après les instructions reçues la veille.

Les 5^e et 6^e divisions de cavalerie, sous les ordres du général de Rheinbaden, formaient trois colonnes, et tenaient les deux grandes routes qui conduisaient en Lorraine, celles de Mayence et Mannheim à Sarrebruck. A droite, deux brigades marchaient par Baumholder sur Volklingen. A gauche, une brigade marchait par Kaiserslautern sur Hombourg.

Un régiment détaché se dirigea sur Pirmasens, pour relier les II^e et III^e armées.

La plus forte colonne occupa la voie de communication principale, celle de la Nahe.